

D'UNE MÉMOIRE À UNE AUTRE

NUMÉRO SPÉCIAL SUR LES DÉRIVES MÉDICALES

L'eugénisme comme origine de la médecine nazie, page 2

Les femmes enceintes, page 3

Les jumeaux, page 4

« Les leçons de la Shoah », Père Jean Dujardin 1992, page 5

Pourquoi partir ? page 7

Les figures de la barbarie, page 8

Conseils littéraires : Max, Sarah Cohen-Scali (2012), page 9 / *La disparition de Joseph Mengele*, Olivier Guez (2017), page 10

Qu'est-ce que l'eugénisme ?

Selon le dictionnaire Larousse de 1988, l'eugénisme se définit comme "*l'ensemble des méthodes qui visent à améliorer le patrimoine génétique de groupes humains*". Le dictionnaire Hachette de 2011 précise qu'il s'agit d'une "*attitude philosophique qui accorde une valeur essentielle à l'amélioration génétique et entend s'en donner les moyens quels qu'ils soient*".

Ce terme est employé depuis le XIX^{ème} siècle, lorsque le statisticien britannique Francis Galton a voulu améliorer l'espèce humaine. Les eugénistes instaurent un racisme envers les personnes atteintes de maladies mentales et/ou physiques en les discriminant et en les excluant de la société. En effet, d'après eux, il existe deux types de personnes : des mauvaises et celles avec des valeurs. Les "mauvaises" sont les handicapés et les malades mentaux. Les eugénistes darwiniens dénoncent l'urbanisation comme étant le moyen d'étendre ces maladies et ne permettant pas à l'Homme d'être représenté dignement. Pour y remédier, des méthodes eugéniques sont mises en place à partir des années 1900 dans plusieurs pays dans le monde. D'après les archives du *Monde*, 50 000 stérilisations sont réalisées entre 1907 et 1949 aux Etats-Unis. Parmi ces victimes se trouvent des épileptiques, des malades mentaux, des toxicomanes et des délinquants sexuels. En Allemagne, c'est à l'arrivée d'Hitler en 1933 que commencent les expériences eugénistes. Jusqu'en 1938 le III^{ème} Reich stérilise et torture physiquement plus de 300 000 patients d'hôpitaux psychiatriques avant de mettre en place la Solution Finale et de déclencher des procédés eugénistes sur les Juifs à partir de 1941. Les méthodes eugéniques et le racisme envers les personnes malades se poursuit après la seconde guerre mondiale. *Le Monde* nous apprend dans un article publié le 10 février 2003 (*Histoire de l'eugénisme*, écrit par Constance Baudry), qu'entre 1970 et 1980 la Suède et la Suisse autorisent la stérilisation eugénique des personnes souffrant de maladies infectieuses. Il dénonce ensuite la loi chinoise de 1995 imposant un examen prénuptial pour interdire la reproduction des personnes atteintes de maladies génétiques, infectieuses, et mentales. Leur mariage est autorisé seulement si une contraception ou une stérilisation est mise en place.

L'eugénisme n'est pas seulement un racisme limité dans la période de la Shoah. Il a débuté bien avant et continue d'être appliqué actuellement dans certains pays. Prendre conscience de ces discriminations et lutter contre elles est un devoir que l'Homme doit tenir pour éviter de nouvelles exterminations de masses. La phrase de Gandhi "*Vous devez être le changement que vous voulez voir dans ce monde*" illustre parfaitement ce combat qu'il ne faut pas abandonner.

Raphaëlle Zelkowitz, 2022

L'eugénisme comme origine de la médecine nazie

Les chiffres et dates cités dans cet article proviennent de l'ouvrage collectif "Médecine et nazisme" écrit par Thierry Feral, Henri Brunswic et Anne Henry en 1997.

Dans les premières pages de *Médecine et nazisme* il est écrit : "En fait, l'école eugéniste propose ni plus ni moins de reconstruire la société par rapport à un idéal hygiéniste purement hypothétique, en usant de méthodes radicales devant lesquelles les systèmes philosophiques et préjugés moraux doivent s'effacer". Ces mots nous font comprendre radicalement le danger de l'eugénisme et des expériences qui en découlent.

Avant la Solution finale, 71 000 malades sont euthanasiés entre 1933 et 1941. A l'arrivée du Führer, les hôpitaux psychiatriques sont réquisitionnés pour assassiner secrètement les malades mentaux. Pour le régime nazi, il est primordial d'empêcher toute reproduction des personnes atteintes de problèmes psychiatriques. Les deux solutions utilisées sont l'euthanasie et la stérilisation forcée.



Affiche de propagande allemande « National-socialisme, la volonté organisée de la Nation », 1933

Le 14 juillet 1933, une nouvelle loi eugéniste est mise en place par le III^{ème} Reich. La "loi sur la prévention d'une descendance héréditairement malade" oblige la stérilisation des personnes atteintes de déficience mentale congénitale ; schizophrénie ; trouble maniaco-dépressif ; épilepsie héréditaire ; maladie de Huntington ; cécité héréditaire ; surdité héréditaire ; difformité héréditaire. Cette loi est grandement inspirée de la "virginia sterilization act" votée par la Cour suprême américaine en 1924. En Allemagne, après sa promulgation, cette loi est tenue top secrète. Pour agir discrètement, une opération-test est mise en place : "L'action T4". Elle se définit comme une campagne d'extermination ayant tué environ 6 000 enfants âgés entre 0 et 3 ans en l'espace de deux ans. Cette opération test se déroule en plusieurs étapes précises. Premièrement, un médecin dispense les personnes souffrantes de maladies mentales de tout travail pour les isoler dans un institut. Ensuite, ils sont envoyés secrètement dans un autre pays (généralement l'Autriche) pour être gazés. Afin de ne pas divulguer les assassinats, les médecins clament que les victimes sont décédées suite à leurs maladies. Les proches ne récupèrent que les urnes avec comme justification médicale une "crémation nécessaire à cause du danger d'infection". En 1936, Hitler confie au médecin chef du Reich, le docteur Wagner : "au moment où la valeur de la vie humaine pèsera moins lourd, il conviendra de libérer la communauté raciale populaire allemande de la charge des malades mentaux". Des propagandes sont lancées en Allemagne pour exclure et fermer les yeux sur la disparition des handicapés. A l'école, des exercices de mathématiques sont basés sur le calcul des besoins financiers d'un hôpital psychiatrique. En 1939, l'un des sujets de philosophie au baccalauréat est "Un programme d'euthanasie vous semble-t-il justifié ?". Aucun étudiant n'a eu le courage de répondre par la négation. En 1937, un documentaire pour encourager la politique d'euthanasie est visionné lors de 5 300 projections.

L'action T4 se déroule par des triages pour envoyer les victimes dans les premières chambres à gaz autrichiennes. *Médecine et nazisme* nous décrit l'un d'eux, le 4 novembre 1940. Cette nuit-là, 114 patients de l'hôpital psychiatrique de Regensburg (ville allemande) sont transférés de force en pleine nuit au château de Harteim en Autriche. Dès leur arrivée, ces 34 femmes et 80 hommes sont gazés. Plusieurs convois entre Regensburg et Harteim sont organisés jusqu'en août 1940. Au total, 863 victimes de cet hôpital sont euthanasiées.

Le 24 août 1941, l'« akion TA » prend officiellement fin. Hitler ordonne l'arrêt de ces expériences sous prétexte d'une inquiétude générale. Il ne reconnaît aucunement sa responsabilité dans ce plan. La loi du 14 juillet 1933 remet en cause le serment d'Hippocrate. Comment des médecins, ayant promis de tout faire pour sauver la vie de leurs patients, ont-ils pu agir ainsi, sans aucun remords ? Et bien malheureusement, le III^{ème} Reich veut qu'en faisant serment à Hitler, celui d'Hippocrate soit effacé. Tout praticien de la médecine se voit obligé de travailler sous les ordres du chancelier et non sous ceux des malades. Les auteurs de *Médecine et nazisme* utilisent le terme de "contre-performance médicale".

De cet article, il faut retenir que les Juifs ne sont pas les seules victimes de la Seconde Guerre mondiale. Même s'ils sont aussi des cobayes médicaux dans les camps, les expériences exercées sur eux ont malheureusement été étudiées et travaillées sur des innocents quelques années plus tôt. L'eugénisme était, est et sera toujours, un racisme dangereux se permettant de jouer inhumainement avec des vies. Ne fermez pas les yeux sur ces actes malheureusement toujours présents dans certains pays, comme la Chine.

Raphaëlle Zelkowicz, 2022.

Les femmes enceintes

Durant les rafles et la “chasse aux Juifs”, les nazis ordonnent l’arrestation de n’importe quel juif. C’est-à-dire les personnes âgées, les femmes, les hommes, les enfants de tout âge, et les femmes enceintes. Arrivées aux camps, ces dernières sont directement envoyées dans les chambres à gaz ou subissent un avortement obligatoire, voire même l’assassinat d’un nouveau-né. Quelques-unes d’entre elles passent entre les mailles du mal et restent dans les camps de travaux forcés. Vivant dans les mêmes conditions que toutes les autres prisonnières, ces femmes combattent pour leur vie et celle à l’intérieur d’elles. L’accouchement a lieu sur place, généralement à l’insu des gardes. Les femmes soutiennent celles qui donnent la vie dans le camp de la mort. Avec le peu de tissu disponible, elles essayent de créer un linge ou une petite robe en lambeaux pour le nourrisson. Les bébés sont exposés aux mêmes traitements inhumains de la part des kapos, ce qui baisse fortement leur espérance de vie, déjà si faible. La malnutrition, les diarrhées, les nombreuses infections, ne leur permettent pas de vivre plus d’une ou deux semaines. Les femmes enceintes entrent donc dans les camps avec la terreur qu’on leur impose un avortement. Celles qui échappent à l’interruption de leur grossesse continuent à ressentir une immense peur à cause des conditions d’accouchement. Elles meurent intérieurement au décès de leur enfant, nés depuis seulement quelques heures ou quelques jours.

Lorsque le régime nazi commence à s’effondrer en 1944, les nazis construisent une étroite chambre dans le bloc des malades pour y placer les nouveau-nés et leurs mères. Au total, 24 enfants français sont recensés par l’Amicale de Ravensbrück et Marie-José Chombart de Lauve. Ces enfants peuvent vivre plus longtemps grâce à l’évacuation des autres camps. A la fin de la guerre, dans le camp de Ravensbrück, trois nourrissons sont cachés et sauvés par des détenues. Ce sont les seuls bébés survivants de ce camp, ils sont évacués par la Croix Rouge. Honorons leur nom : **Sylvie.A, Guy.P et Jean-Claude.P.**

L’histoire de trois combattantes (selon le site atlantico.fr)

Dans cet article, je veux vous raconter l’histoire de trois femmes : **Priska Lowenbeinova, Anka Nathanova, et Rachel Friedman.**



Priska Lowenbeinova et sa fille Hana

Anka Nathanova et sa fille Eva

Rachel Friedman et son fils Mark

Arrivées à Auschwitz en 1944 elles sont toutes les trois dans le premier trimestre de leur grossesse. Lorsque le docteur Josef Mengele (surnommé l’Ange de la Mort) examine ces femmes, elles nient toutes les trois leur grossesse, ce qui sauve leur enfant. Durant sept mois, en avril 1945, Priska, Anka et Rachel sont prisonnières dans une usine de porcelaine à Freiberg. Les conditions d’Auschwitz les suivent. Parmi toutes les détenues de l’usine, beaucoup de femmes meurent de faim ou de maladie. Miraculeusement, l’impossible se produit : les trois femmes enceintes survivent dans cet environnement où la souffrance et la mort résonnent. Quelques mois avant son décès en 2013, à l’âge de 96 ans, Anka Nathanova explique au journal L’Express “Je dissimulais mon ventre sous un épais manteau. Tant que l’on pouvait travailler on n’attirait pas l’attention.”. Sans sous-vêtement, seulement leur légère tenue de détenues des camps, des sabots de bois aux pieds, elles travaillent en combattant le froid glacial typique de l’hiver européen. Sans aucun jour de repos, elles doivent utiliser et déplacer des machines très lourdes qui font trembler le peu de chair qui leur reste.

La dissimulation de leur grossesse est de plus en plus difficile. Malheureusement le secret de Priska est dévoilé par une prisonnière tchèque. Les prisonnières sont persuadées que si les gardes de l’usine découvrent cette grossesse dissimulée, elles seront toutes assassinées. Prise au piège, Priska avoue tout à une SS. La peur et la terreur traversent les 30 kilos de son corps. A la grande surprise de toutes

les prisonnières, la SS demande à ce qu'on apporte à la femme enceinte un bol d'eau chaude pour qu'elle se lave. Cet événement se déroule à l'arrivée des Alliés en 1945. Les gardes deviennent "compatissants" et épargnent quelques vies pour obtenir certaines reconnaissances après la guerre et des témoignages en leur faveur. L'inhumanité des nazis est prête à tout pour ne subir aucune conséquence de leurs actes.

Lors de la libération du camp, Priska, Anka et Rachel montent dans un train en direction de Mauthausen. A bord, au moins sept femmes enceintes subissent une fois de plus un voyage aux conditions très difficiles. L'une d'entre elle met au monde son fils Janko qui survit à la guerre. Une deuxième naissance a lieu, celle de Mark Osly qui livre un témoignage dicté par le récit de sa mère. Il confie lors d'une interview médiatique ouverte "Nos mères ont eu beaucoup de chance. La mienne a été employée comme traductrice, car elle parlait couramment l'allemand. Les kapos avaient besoin d'elle. Ont-ils fait semblant de ne pas voir son état ? Je l'ignore. Ils lui donnaient un peu de nourriture supplémentaire. Surtout, les trois sœurs de ma mère étaient déportées avec elle. Mises dans le secret, elles ont veillé sur sa grossesse et donnaient des bouts de pain en cachette".

Cela semble inimaginable d'apprendre que sur les terres de l'enfer et de la mort, plusieurs vies virent le jour. Les séquelles physiques et psychologiques des femmes enceintes découlent sur leur nouveau-né. Donner naissance est le plus beau cadeau de la vie, mais dans les camps donner naissance est synonyme d'angoisse, de peur et de douleur. Ces femmes ont combattu pour sauver deux vies avec pour armes un corps squelettique, sous-alimenté, sans force, et un mental perturbé. N'oublions pas ces femmes et ces enfants.

Raphaëlle Zelkowicz, 2022

Les jumeaux

Cet article a été écrit à l'aide du témoignage d'Otto Klein le 26 octobre 1996. Décédé en 2014, il ne reste qu'une vidéo de son histoire. Monsieur Klein, nous vous rendons hommage en publiant votre histoire qui ne sera pas oubliée. Vidéo disponible sur youtube : [Témoignage : Otto Klein, l'un des jumeaux cobayes du docteur Mengele](#)



Otto Klein, 1932-2014

Originaire d'Hongrie, élevé dans une famille juive orthodoxe, Otto Klein est victime de l'antisémitisme dès sa naissance en 1932. Entre avril et juin 1944, les mille juifs de la ville d'Hajdúböszörmény sont transférés dans un ghetto. Le 24 juin 1944, dans un même train, ils sont tous transportés de force en Pologne. Après des jours de voyage dans des conditions abominables, ils finissent par arriver à Auschwitz le 27 juin. Dès qu'ils descendent du train, les SS et quelques prisonniers commencent immédiatement le triage. Les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Rapidement, Otto et son frère jumeau sont repérés par un détenu polonais, qui les présente au docteur Joseph Mengele, plus connu sous le surnom "l'Ange de la Mort". Les deux frères de 12 ans sont pris en charge par le médecin et ne sont pas emprisonnés avec les autres détenus.

A Auschwitz, plusieurs camps sont mis en place. Plus de la moitié d'entre eux regroupent les détenus exploités au travail, pour être ensuite assassinés dans les chambres à gaz. Les camps E et F sont destinés aux jumeaux, Tsiganes, et aux personnes souffrant de maladie de peau. Otto et son frère sont dans le camp F, bloc 15. Comme tous les prisonniers des camps, les appels de présence chaque matin sont obligatoires. Mais les autres conditions sont

différentes. A leur arrivée, ils ne sont pas rasés et gardent leurs vêtements. Les prisonniers des camps E et F n'ont pas à travailler, ils ne sont pas envoyés directement dans les chambres à gaz. Ils sont des cobayes. Leurs journées se résument à des examens et expériences médicales. Le docteur Mengele se charge de mesurer entièrement leur corps. Des ophtalmologues examinent leurs yeux. Du sang leur est prélevé quotidiennement par d'autres médecins. Dans son témoignage, monsieur Klein suppose qu'ils ont reçu des injections, mais les victimes des médecins nazis ne savaient jamais ce qu'on leur faisait subir. Chaque examen est individuel. Otto Klein ne sait pas si toutes les victimes subissent les mêmes choses.

Le reste du temps est fait pour attendre les résultats. Lors de son interview, Otto Klein confie qu'ils ont le droit de se balader dehors sous la surveillance des SS. Un jour, avec son frère, ils se rendent à côté d'un terrain de foot destiné aux nazis. En face de cet espace de jeu, ils remarquent le crématoire n°3



Block 15, Auschwitz

avec les centaines de personnes qui y entrent sans jamais en sortir. C'est à ce moment-là qu'ils ont compris ce qu'était la fumée noire envahissant le ciel. Mais ces balades ne sont pas toujours autorisées. En cas de refus, ils peuvent juste descendre du camp et regarder les autres prisonniers à travers les barbelés. Un jour, en discutant avec d'autres jumeaux âgés de 16 ans, il apprend que les médecins

nazis forcent certains jumeaux à avoir des rapports avec des femmes pour avoir un enfant. Cette fécondation est suivie et expérimentée de près par les docteurs du camp afin de savoir comment est un enfant issu de jumeau.

Le 18 janvier 1945, les SS demandent aux détenus s'ils sont capables de marcher plus de 5 kilomètres. Otto et son frère répondent non, donc ils restent dans le camp et échappent à la marche de la mort. Avec une centaine d'autres prisonniers, ils attendent de partir à leur tour. Les examens sont maintenus, et le reste de la journée ils sont obligés de vider le Kanada*. Pendant une dizaine de jours, ils vident les affaires des déportés et découvrent certains cadavres. Le 27 janvier, à l'arrivée des Russes dans le camp, les derniers prisonniers sont évacués petit à petit. Parmi les nombreux véhicules, trois sont réquisitionnés pour libérer les nombreux jumeaux. Entre Auschwitz et Cracovie, seulement deux camions arrivent à destination. Hospitalisés à Cracovie, Otto et son frère attendent l'autorisation polonaise et russe pour pouvoir rentrer en Hongrie. Une fois sortis de l'hôpital, ils se réfugient dans un ancien hôtel SS totalement vide. Après s'être reposés, ils essayent de rejoindre la Hongrie en marchant et en prenant des trains. Sur le chemin, à la frontière de la Russie, ils rencontrent un homme les aidant à trouver un train les faisant rentrer chez eux. Enfin revenus sur les terres hongroises, ils retrouvent la famille de leur mère.

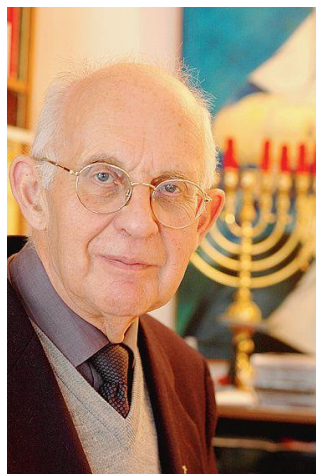
Jusque dans les années 1960, Otto a souffert de fièvre et de maux de dos. Son frère est décédé dans les années 1980 suite à des problèmes rénaux. Grâce aux jumeaux Klein, les premiers survivants à revenir en Hongrie, les juifs hongrois ont appris l'existence des chambres à gaz. En août 1945, leur sœur réussit à rentrer en Hongrie pour les rejoindre. Elle n'a jamais parlé de ce qu'elle a subi.

À la mémoire de Monsieur Otto Klein (7 juin 1932 – 24 mars 2014) et sa famille.

*Le Kanada rassemble les entrepôts dans les camps d'Auschwitz-Birkenau où étaient entassées les affaires personnelles des déportés.

Raphaëlle Zelkowicz, 2022

« Les leçons de la Shoah » : En quels sens est-il possible de parler de leçon ? Point de vue éthique, point de vue religieux



Père Jean Dujardin

« Qu'y-a-t-il de fondamentalement perturbé dans le cœur de l'homme qui puisse le conduire à de tels excès ?

L'ouvre ce nouveau chemin de réflexion par une interrogation sur la notion de "crime contre l'humanité". Laissons de côté pour ce faire, le nécessaire débat de droit entre juristes pour nous attacher à la seule signification éthique et philosophique d'une telle notion.

André Frossard, dans son petit livre : *Le crime contre l'humanité*, en relève trois caractéristiques :

"Le crime contre l'humanité", dit-il, "c'est de tuer quelqu'un sous prétexte qu'il est né, le crime contre l'humanité, c'est encore l'avilissement qui précède la mise à mort... Il y a crime contre l'humanité quand l'humanité de la victime est niée en clair et sans appel. "

Le crime contre l'humanité dévoile la dimension métaphysique du crime contre le Peuple Juif. Qu'est ce qui rend possible un tel crime ? Quelle est cette prétention monstrueuse qui prétend avoir le droit de décider qui est homme et qui ne l'est pas ? De dire qui a une vie digne d'être vécue ou qui n'a pas une vie digne d'être vécue ?

Comment peut-on en arriver à revendiquer le droit à commettre un crime comme un service rendu à l'homme et dénier à la victime la qualité d'homme ? Est-ce que l'homme, est-ce que la société, peuvent s'arroger le droit de définir le bien alors qu'il est mal, et le mal alors qu'il est bien ?

Observons enfin que l'organisation systématique de la déshumanisation avait aussi pour fonction d'ôter à la victime ce qui lui reste de dignité humaine, tout en protégeant le bourreau d'un sentiment de culpabilité. Le système fonctionnait parfaitement.

Ce qui se révèle ici, c'est une prétention humaine exorbitante de tout fonder à partir de soi, de ses intérêts, fussent-ils nobles, de sa pensée, fusse-t-elle profonde ?

Une telle dérive de la pensée guette toutes les sociétés. Il ne faut donc pas être surpris que le Peuple Juif en fût la victime première et prioritaire ?

Toute son histoire atteste au contraire de cette dérive, qu'il y a une loi au-dessus de l'homme, que cette loi vient de Dieu lui-même, et que l'autre, c'est à dire celui qui n'est pas moi, en est le premier bénéficiaire.

Une telle remarque ne signifie pas que le crime commis contre le Peuple Juif fut en soi plus monstrueux que d'autre... Mais le crime contre le Peuple Juif signifie qu'on a voulu à travers lui s'en prendre au projet de Dieu sur l'homme et sur le monde dont il a toujours été et dont il demeure le témoin.

Une citation nazie éclaire d'ailleurs cette opposition radicale, ce refus "païen" : "Nous arrêterons l'humanité sur un chemin où elle faisait fausse route. Il n'existe pas de vérité, pas plus dans le domaine de la morale que dans celui de la science. Le mot crime est un reliquat d'un monde dépassé, il faut se fier à ses instincts." "Celui qui comprend le national-socialisme comme un mouvement politique n'en sait pas grand-chose. Le national-socialisme est plus qu'une religion, c'est la volonté de créer un nouvel homme."

Au croyant que je suis, la constatation s'impose que la racine du mal dont le nazisme n'est que l'illustration tragique, réside dans la volonté humaine de se faire Dieu, "Got mit uns" disaient les nazis, ou comme le dit autrement le Livre de la Genèse : la volonté de la probation, de "connaître le bien et le mal".

Un autre texte nazi illustre cette tentation "nous voulons des hommes libres qui savent et qui sentent que Dieu est en eux". C'est pourquoi, je pense que la rage nazie s'est tournée contre le Peuple Juif comme Peuple témoin du Dieu Unique et de la Loi.

Ce constat ne nous conduit nullement à sous-estimer les autres crimes... mais il révèle le mal qui est à l'œuvre dans tous les génocides quels qu'ils soient... Dans la Bible, ce mal par lequel l'homme se fait Dieu et asservit son frère à un nom, il s'appelle idolâtrie. Dans son projet, il est plus pernicieux que l'athéisme lui-même dont l'intention peut parfois être réellement humaniste mais dont la fin de l'histoire des régimes communistes nous le montre à l'évidence, conduit quasi inexorablement à des formes d'idolâtrie. Mais parce que nous ne croyons plus aux idoles d'hier, nous nous croyons supérieurs à ces hommes et nous pensons que l'idolâtrie a disparu. Or elle a revêtu des formes nouvelles plus subtiles, et plus dangereuses.

Toute société, mais on pourrait dire cela de toute église et de toute idéologie dont le fonctionnement, l'organisation, la démarche s'affirment comme totalitaire, c'est à dire, ont la prétention de tout expliquer, tout régenter dans leur domaine propre et trouver ainsi en elle-même le sens de l'histoire, son origine et sa fin, y plier l'homme... cette société... ne peut que s'adorer elle-même.

Au bout du compte l'homme qu'on crée, l'homme particulier, l'homme différent, l'homme dans son individualité en sera la victime. Ce mal, cette dérive du cœur de l'homme et des sociétés ne menace pas seulement les dictatures, il menace aussi nos sociétés contemporaines. Il peut toujours surgir dans les courants culturels. A la veille d'un développement fantastique des pouvoirs de l'homme sur lui-même sans aucun précédent dans l'histoire, la lucidité et la vigilance s'imposent...

... La Shoah nous avertit donc de l'urgence de la priorité de la question éthique, du primat de la conscience, de la nécessité absolue de former et d'éduquer des consciences ».

Retranscription écrite du discours du Père Jean Dujardin lors d'une conférence à Fribourg en 1992.

Pourquoi partir ?

A tous les élèves et adultes encadrants de l'édition 2022.

77 ans cette année. 77 ans de mémoire à transmettre avec cette fois la donne dont nous allons devoir nous imprégner, seulement avec une petite poignée de témoins encore vivants.

Les derniers grands témoins que je connais sont Henri Borlant (94 ans), Ginette Kolinka (qui va fêter ses 97 ans) et Elie Buzyn (93 ans) mais aussi d'autres qui eux ne sont pas médiatisés.

La "voix des témoins" qui finira par se taire telle que celle de Simone Veil, Marceline Loridan-Ivens, Primo Lévi, Ida Grispan ... mettra fin à "l'ère des témoins". Votre mémoire ne reposera que sur les témoignages qu'ils laisseront à l'écrit ou en vidéo qui viendront s'ajouter à ceux de votre entourage familial, de vos cours d'Histoire, de vos recherches personnelles.

Il est de notre devoir de se souvenir, d'entretenir, de transmettre et de devenir les nouveaux relais de cette mémoire qui peut disparaître rapidement si nous ne faisons pas le nécessaire pour qu'elle perdure. Il va nous falloir une certaine capacité à faire comprendre cette nécessité aux futures générations en commençant par la vôtre. Cette histoire n'est pas si loin et un simple témoignage vidéo ne remplacera jamais le contact humain. Au travers de l'expérience que vous allez vivre avec le Train de la Mémoire, vous allez devenir le passeur de l'explication du "ça" dans la formule tant employée "plus jamais ça". C'est une des raisons qui anime ma volonté d'être aujourd'hui Présidente d'une association telle que celle du Train de la Mémoire.

Le premier cheminement de ce devoir de mémoire est de faire une préparation historique, intellectuelle, émotionnelle et humaine pour qu'à la fin de notre parcours, ensemble, vous puissiez transmettre l'essentiel : le "non-oubli".

Vous allez certainement verser des larmes lors de nos visites et des cérémonies pendant les 4 journées qui nous amèneront à Auschwitz-Birkenau mais elles seront en partie une prise de conscience qui deviendra compréhension.

C'est toujours une immense émotion de me retrouver face à vous pour l'un des sujets qui me touche le plus, qui a construit une partie de ma vie et a motivé mes engagements.

Je voudrais aussi m'adresser à ceux qui ne pourront pas ou ne voudront pas partir. Vous deviendrez *de facto* aussi un maillon important de ce train. Vous serez ceux qui accueilleront vos camarades à leur retour. Vous serez leurs allocuteurs. Ils parleront, se confieront, se tairont ... Ils iront chacun à leur rythme, se livreront avec leurs mots plus ou moins fluides, vous raconteront en détails ou par bribes. C'est à ce moment-là que votre rôle sera capital car il n'est pas facile de reconforter, d'écouter, de poser des questions et vous deviendrez, à votre tour, par cette entremise un transmetteur de mémoire.

Je vous remercie de l'intérêt que vous portez à ce projet et je suis fière de partager tout cet engagement commun avec vous.

Sophie Gerson-Mariatte. Présidente de l'association du Train de la Mémoire

Figures de la barbarie

« Ceux qui ne se souviennent pas du passé sont condamnés à le répéter ». Cette citation de Georges Santayana est affichée dans les couloirs du lycée, au milieu des photos de camps de concentration. Mais quel type de souvenir s'agit-il de transmettre ? Ce n'est pas le souvenir d'une succession d'évènements. Se souvenir de l'histoire comme d'une histoire, si terrible soit-elle, c'est l'isoler dans le passé et la couper de nous. On se souvient alors d'« heures sombres », tout en se rassurant qu'elles soient derrière nous. Mais le passé n'est pas tout à fait passé.

Ce type de souvenir est à la mémoire ce que l'information est au savoir. Il est là, mais ne nous concerne pas vraiment. A tort. Les évènements particuliers passent, mais derrière les évènements, il y a des hommes. Voici le début d'un lien entre « eux » et « nous ». Un seul genre humain, capable du meilleur comme du pire. Or ce qui, dans l'homme, l'a rendu capable du pire il y a un siècle n'a pas nécessairement disparu avec le temps. Voilà ce qui passe du passé au présent.

Mener un travail de mémoire, ce n'est donc pas enfermer le passé en lui-même, mais mettre en perspective passé et présent de sorte que le rapprochement de deux états de l'histoire fasse surgir quelque chose qui n'était ni tout à fait dans l'un ni tout à fait dans l'autre, comme l'on fait surgir d'étoiles alignées des dessins inattendus.

J'entrevois un premier obstacle : que pourrions-nous avoir en commun avec des barbares ? La question est en elle-même répugnante. Pourtant, la Shoah a impliqué une participation active de milliers d'hommes dont on ne saurait dire qu'ils étaient tous des sanguinaires. Cela vaut même pour les plus hauts dirigeants.



Adolf Eichmann à son procès, 1961

En 1961, Eichmann est jugé à Jérusalem pour avoir été une pièce maîtresse du « fonctionnement » des camps de concentration et pour son implication dans la mise en œuvre de la solution finale. A l'époque, l'opinion publique voulait voir en Eichmann un sanguinaire, un homme dont le mal radical eut été la seule nature et l'unique intention.

Mais ce n'est pas ce que lui livre Hannah Arendt. A partir d'une analyse minutieuse des interrogatoires d'Eichmann, elle dépeint un banal cadre zélé, un fonctionnaire qui fonctionne, un père de famille. Ce qui la surprend chez lui ce n'est pas la férocité qu'on lui prête mais au contraire sa normalité absolue, son ton dénué d'affects, son incapacité à juger et à penser qui le rendaient justement apte à effectuer n'importe quelle tâche avec application. Arendt en tire le concept de « banalité du mal », souvent confondu à tort avec l'idée que « nous serions tous des nazis », ce qu'elle n'a jamais dit mais qui lui vaudra une hostilité farouche, y compris parmi ses proches. Le mal est banal parce qu'il peut surgir de l'ordinaire, sans que l'on y pense et même surtout si l'on ne pense pas.

Bon gré mal gré, nous sommes des héritiers. Bien sûr, il y a des héritages dont nous nous passerions volontiers. L'horreur de celui-ci a tôt fait de repousser le regard, de faire éclater l'insuffisance du langage. Il faut pourtant le regarder en face et parler. Tout héritage impose des devoirs. Celui-ci nous met dans l'obligation de penser. Il s'agit précisément de poursuivre la voie ouverte par Arendt : penser la barbarie pour ne pas la répéter. Devenir humain et le rester ne peut plus être considéré comme une évidence. Pourquoi ?

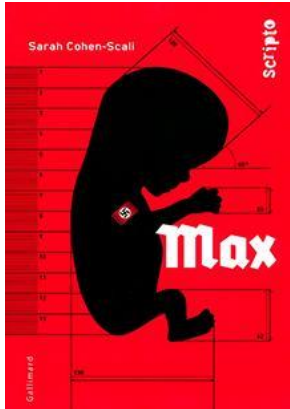
Un deuxième obstacle se dresse sur notre route. La « loi de l'instrument » formulée par Abraham Kaplan en 1964 : « If a person has a hammer, everything looks like a nail ». En l'occurrence, il s'agirait de plaquer le passé sur le présent et voir du nazisme partout. En 1990, Mike Godwin était d'ailleurs arrivé au constat que toute discussion envenimée finissait par atteindre ce qui est resté sous l'expression de « point Godwin », c'est-à-dire une référence à Hitler.

Il n'y a pas de répétition du nazisme, ni même des totalitarismes du XXème siècle. Il ne s'agit donc pas de comparer quoi que ce soit de contemporain avec le nazisme ou la Shoah. Toute comparaison suppose une commensurabilité, ce qui revient à ôter aux évènements leurs différences abyssales pour les situer sur le même plan et cela n'a pas lieu d'être. Pour autant, un renouveau des figures de la déshumanisation n'est pas exclu, plus probablement sous la forme d'une « barbarie douce » et diffuse dans laquelle la liquidation de l'autre ne serait plus un objectif central mais un dommage collatéral.

C'est contre cela qu'il faut penser, à partir du passé.

Paul Kretzschmar

Conseils littéraires



« Mon vœu, le premier de ma vie à venir, est de voir le jour le 20 avril. Parce que c'est la date anniversaire de notre Führer. »

Dès les premières pages de *Max*, le ton est donné. Un style percutant, rude et déconcertant pour un récit qui se destine aux romans « jeunesse » mais qui intéressera chacun d'entre vous.

Il s'agit d'une fiction mettant en lumière un volet parfois méconnu de l'eugénisme nazi : les *lebensborn*. Il ne s'agissait rien de moins que de sélectionner des géniteurs aux caractéristiques aryennes les plus qualitatives et de leur faire procréer un être qui combinerait leur patrimoine génétique « parfait ». Les enfants nés de ces unions étaient la propriété des SS. Ils étaient élevés au sein de pouponnières puis d'orphelinats, dans lesquels on retrouvait également des enfants correspondant à l'idéal aryen et que l'on avait arrachés à leur famille.

Max est l'histoire de rencontres : celle de sa mère et de son « père » mais aussi celle de Max, le bébé programmé, et Lukas, l'enfant enlevé. La découverte de l'Autre va amener Max à se découvrir lui-même. Lui qui rêvait de grandeur et d'« Empire de mille ans » va devoir confronter son idéologie raciste à la réalité des faits et des êtres.

Le lecteur se retrouve dans la tête de Max, dès sa conception. Ce point de vue du narrateur est au départ déroutant, un certain sentiment de malaise apparaît devant les convictions nauséabondes du personnage :

« Pensez à ce que je vous ai dit : je DOIS être blond. Je DOIS avoir les yeux bleus. Je DOIS être vif.

Elancé.

Dur.

Coriace.

De l'acier de Krupp.

Je suis l'enfant du futur. L'enfant conçu sans amour. Sans Dieu. Sans loi. Sans rien d'autre que la force et la rage.

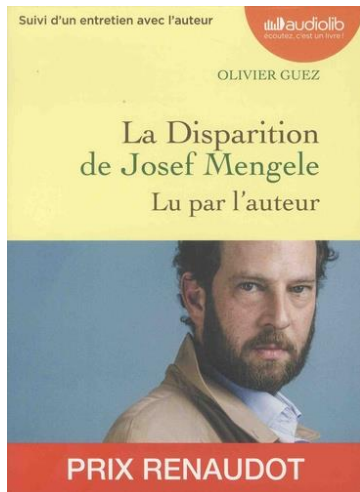
Heil Hitler ! »

Il est intéressant de voir combien ce discours tenu en direct, du personnage au lecteur, fait écho à certains discours actuels. Le fait de voir cette pensée s'élaborer, se construire et s'auto-détruire nous donne des clefs pour déconstruire nous aussi les raisonnements fallacieux qui fleurissent.

Sarah Cohen Scali a reçu 14 prix littéraires pour ce roman qui a été traduit en neuf langues (www.lisez.com).

Sur le même sujet est paru *La Race des Orphelins*, Oscar Lalo en septembre 2021. Ouvrage que je n'ai pas encore lu et que je me ferai un plaisir de vous présenter très bientôt !

Emécé



La disparition de Joseph Mengele, Olivier Guez (2017)

Ce roman, paru en août 2017 chez Grasset, a reçu le prix Renaudot la même année, aux côtés d'Éric Vuillard et de son *Ordre du Jour*, prix Goncourt. Il y avait cette année-là la consécration de deux ouvrages, romans et documentaires historiques à la fois, ayant pour sujet principal le nazisme.

Olivier Guez est un journaliste qui a travaillé pour de grands journaux internationaux comme le *New York Times*, le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* ou *Le Monde*. Durant trois ans, il a consacré son temps à la rédaction de *La disparition de Joseph Mengele* pour retrouver et retracer le parcours du médecin nazi entre sa fuite d'Auschwitz et son exil à Buenos Aires (jusqu'à sa mort en 1979, sans avoir été jugé). Olivier Guez s'est depuis longtemps intéressé à diverses figures du nazisme, comme Eichmann et a contribué à la réalisation du film *Fritz Bauer, un Héros allemand* (2015).

La difficulté selon l'écrivain était de ne pas céder à la fascination exercée par le « personnage » de Mengele. En effet, ce dernier a souvent été l'objet de récits, parfois véridiques, parfois fantasmés, qui ont contribué à créer un mystère, qui, si l'on y prend garde, peut engendrer une malsaine admiration.

Vous trouverez un large entretien d'Olivier Guez sur la rédaction de son œuvre sur :

<https://diacritik.com/2018/09/11/olivier-guez-je-suis-obsede-par-les-apres-guerres-la-disparition-de-josef-mengele/>

La lecture de ce roman est assez facile à aborder, l'écriture est dynamique, bien qu'aucun dialogue ne soit présent. On suit avec intérêt les entrelacements des pouvoirs internationaux de l'époque et on ne peut que souligner la qualité historique de l'ouvrage. On ne peut s'empêcher néanmoins de goûter une certaine satisfaction à voir l'Ange de la Mort terminer sa vie de manière aussi médiocre.

Un film adapté du roman est en cours de tournage. Il sera adapté par Kirill Serebrennikov, réalisateur russe (Leto, 2018) et sera une coproduction française, russe et mexicaine. La date de sortie n'est pas encore connue.

Emécé